

Djavād ḤADĪDĪ

Les origines persanes de *Zadig*, roman philosophique de Voltaire

Entre la composition du *Mondain*, en 1736, et celle de *Zadig*, en 1747, seule une dizaine d'années se sont écoulées. Mais le chemin que Voltaire a parcouru pendant cette courte période est bien long: du poète mondain, chantre du luxe et du bien-être qu'il était, il est devenu le philosophe quasi pessimiste de *Zadig* qui essaie vainement de résoudre le problème de la vie. En 1736, il était encore jeune et avide de jouir. Peu de temps après, il entre à la cour, il est nommé «historiographe du roi» et «gentilhomme de la Chambre». Ses comédies y sont jouées sous les applaudissements du roi et de la reine. La vie lui sourit. Alors «tout va pour le mieux» dans «ce beau siècle de fer»¹.

Mais bientôt les malheurs arrivent et Voltaire tombe de déception en déception. L'histoire du jeu de la reine, en octobre 1747, où Voltaire fait preuve de désinvolture en disant, en anglais, à sa protectrice, Madame du Châtelet, de ne pas jouer avec des «filous», met le comble aux infortunes de ce courtisan

1- *Oeuvres complètes de Voltaire*, éd. Moland, Paris, Garnier-Frères, 1877-1882, t.X, p. 84.

désabusé qui, d'ailleurs, avance en âge. Une expérience plus longue et plus directe de la vie le conduit ainsi à réfléchir sur son sort, et lui montre que la destinée de l'homme est souvent en proie au hasard et aux caprices de la nature. Faut-il donc croire toujours en une providence équitable, bienfaisante et directrice de l'univers? C'est pour répondre à cette question que Voltaire écrit *Zadig, ou la Destinée*, le plus persan de ses romans philosophiques.

A cette époque la Perse était d'actualité. *Les Mille et une nuits*, bien que considérées comme des contes arabes par Galland et ses contemporains qui n'en connaissaient pas encore les origines indo-iraniennes², racontaient surtout l'histoire des rois de Perse. *Les Mille et un jours*, préférés aux *Mille et une nuits* par la plupart des hommes de lettres du XVIII^e siècle³, se réclamaient directement des Persans⁴.

2- Les *Mille et une nuits* ont pour origine première *Hezār Afsāna-s* (Mille Contes), recueil de contes écrits en langue pahlavie (moyen perse), mais qui, après l'Islam, furent traduits en arabe sous le titre de *Alf Khurāfa* (Mille Contes). Ce ne fut que plus tard qu'ils furent enrichis par les Arabes et d'autres, et appelés *Alf Layla wa Layla*. Voir à ce sujet ce même titre dans *l'Encyclopédie de l'Islam*. On n'a pas retrouvé le texte original de *Hezār Afsāna-s*.

3- Voir à ce sujet Victor Chauvin, *Bibliographie des ouvrages arabes ou relatifs aux Arabes, publiés dans l'Europe chrétienne de 1810 à 1885*, Liège, 1892-1922, vol. 4, p. 125.

4- Pétis de La Croix affirme, dans la préface des *Mille et un jours*, que lors de son séjour de trois ans à Ispahan, où il s'était rendu en 1674 pour apprendre le persan, il a fait la connaissance d'un derviche nommé «Muklah» (Mukhlis مخلص) qui lui enseignait la langue et la littérature persanes. Celui-ci aurait réuni un recueil de contes qu'il aurait intitulé *Comédies Indiennes*. Il eut l'amabilité d'en donner un exemplaire à Pétis de La Croix qui en prit une copie et se mit ensuite, après son retour en France, à le traduire. Comme on n'a pas encore retrouvé l'original de ces *Comédies Indiennes* dont parle Pétis de La Croix, son assertion reste douteuse.

Mais, qu'un tel recueil ait vraiment existé et que Pétis de La Croix l'ait traduit ou non, cela ne change rien à notre discussion, puisque la plupart de ces contes se retrouvent dans *Bahār-e Dānesh*, *Shāh-e āzād bakht va čāhār darvīsh-s*, *Sindbād-e Bahrī*, les histoires relatives à Sindbad dans les *Mille et une nuits*, etc.

L'actuelle version persane des *Mille et un jours*, intitulée *Alf al-Nahār*, est la traduction du texte français, effectuée par M.-H. Mīrā Kamāloddowla et M.-K. Khān Qādījār, en 1314 h./ 1896, sous l'ordre de Mozaffaroddīn-Shāh. Les contes d'*Alf al-Nahār* sont répartis en quelque 300 journées, contrairement au texte

D'autre part, la chute de l'empire şafavide à la suite des invasions afghanes, en 1722, puis le redressement du pays, tout de suite après, sous Nāder Shāh, marqué par des guerres et des victoires éclatantes jusqu'en 1747, attiraient de plus en plus l'attention des Français. L'âge des grands récits de voyage sur la Perse, comme ceux de Chardin et de Tavernier, qui avaient donné naissance aux *Lettres Persanes* de Montesquieu, était révolu. Les tumultes intérieurs du pays ne le permettaient plus. En échange, les relations historiques sur l' «Illustre Paysan»⁵ et ses victoires se multipliaient, de sorte qu'entre 1722 (date du renversement de l'empire şafavide) et 1730 (date de la victoire de Nāder Shāh sur les Ottomans), 17 ouvrages ont été écrits par les Français sur les événements de la Perse. Les années 1731 à 1739 sont marquées par un relâche qui réduit ces publications à 2 titres pour une période de 9 ans. Mais de 1740 (date de la victoire de la Perse sur l'Inde) à 1747 (date de l'assassinat de Nāder Shāh par ses propres généraux) ce chiffre remonte à 18, ce qui veut dire que plus de deux ouvrages par an, en moyenne, ont été écrits par les Français sur la Perse et ses révolutions⁶. Des récits fictifs tels que *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de Perse* (1745) qui visaient particulièrement Louis XV et ses courtisans, sous le déguisement des noms et des événements persans, et qui avaient connu deux rééditions en 1746, ne figurent pas dans ces statistiques.

Ainsi la Perse connaissait à cette époque une grande vogue qui ne pouvait guère passer inaperçue pour un esprit aussi curieux et avide de savoir que Voltaire, d'autant plus que pendant ces années, il se documentait sur l'Orient pour rédiger l'*Essai sur les mœurs* dont plusieurs chapitres sont consacrés aux anciens Perses:

←
français de Pétis de La croix, dont les récits se suivent en englobant, chacun, l'ensemble des aventures arrivées à un personnage principal.

5- C'est le surnom donné à Nāder Shāh par Daniel Maginié dans *l'Illustre Paysan...*, Lausanne, 1754.

6- Ces statistiques sont recensées dans:

a) Marie-Louise Dufrenoy, *L'Orient romanesque en France (1704-1789)*, Montréal, 1947, 2 vols.

b) Moḥsen Şabā, *Bibliographie française de l'Iran...*, Publications de l'Université de Téhéran, Téhéran, 1951.

La *Correspondance* et le *Sottisier*, recueil de notes de Voltaire, retrouvé dans sa bibliothèque privée à Leningrad⁷, nous donnent des renseignements utiles qui établissent avec précision la date de ses lectures sur les Persans, leur histoire et leur religion. Le 7 septembre 1742, il emprunte à D'Argenson, son ami de collègue devenu ministre de la guerre, la *Bibliothèque Orientale* de D'Herbelot et les histoires de «Gengis» et de Tamerlan. Au bout de quatre jours, ayant déjà terminé la lecture de ces «deux illustres coquins⁸», il les rend et demande «un Chardin», «un Tavernier» et «un Bernier» pour voir ce que disaient de ces Persans les voyageurs qui avaient vécu chez eux. Il se met ensuite à lire *Historia religionis veterum persarum* de Thomas Hyde qui disculpait les anciens Perses de l'athéisme dont les accusaient les dévots. Il s'informe, en même temps, dans *Réflexions sur l'origine, l'histoire et la succession des anciens peuples, Cérémonies et coutumes religieuses de tous les peuples du monde, et la Mythologie et les fables expliquées par l'histoire*⁹.

A tout cela il faut ajouter les lectures de Voltaire sur la littérature persane. Il ne connaissait, certes, pas le persan. Mais cela ne l'empêche pas tout de même de prétendre, dans une lettre écrite à Formey en 1752, d'avoir traduit le *Jardin des roses*, de Sa'di. Cet ouvrage était déjà traduit en 1634 par André Du Ryer, et des fabulistes, comme La Fontaine et Senecé, lui avaient emprunté le thème de quelques-uns de leurs contes et fables¹⁰. Galland aussi y avait puisé des sentences et maximes qu'il avait insérées dans *Paroles remarquables, les mots et maximes des Orientaux*, recueil publié en 1694, ce qui incita son collaborateur, D'Herbelot, à écrire dans la *Bibliothèque Orientale* un long article

7- Le 15 septembre 1778, quatre mois après la mort de Voltaire, sa bibliothèque privée fut achetée par Catherine II, impératrice de Russie. Cette bibliothèque contenait quelque 7.500 volumes d'ouvrages différents. Elle fut transférée à Saint-Petersbourg.

8- *Voltaire's Correspondance*, par Th. Besterman, Institut et Musée Voltaire, Les Délices, Vol. XII, page 174, le 11 décembre 1742, à D'Argenson.

9- Voir G. Ascoli, *Zadig ou la Destinée*, édition critique avec une introduction et un commentaire, par..., Paris, Hachette, 1929, vol. I, p. XXVII.

10- Pour plus de renseignements voir Djavād Ḥadīdī, *L'Iran dans la littérature française* (texte en persan), Publications de l'Université de Méched, Méched, 1970, t.I, pp. 47-65.

sur le poète persan. Quelques années plus tard, en 1704, D'Allègre donna une nouvelle traduction de l'œuvre de Sa'dī. Elle eut des rééditions en 1714 et 1737. A cette époque, Sa'dī était bien connu par les Français, et Voltaire avait à sa disposition assez de documents qui pouvaient lui servir de sources pour certains épisodes de ses contes et romans.

De tout ce que nous venons d'énumérer, un écho résonne dans *Zadig*, le premier roman philosophique important de Voltaire, et son chef-d'œuvre dans le genre après *Candide*. Mais l'influence que les *Mille et un jours* ont exercée sur Voltaire est la plus nette¹¹. Bien sûr, *Zadig*, c'est Voltaire lui-même qui adopte le pseudonyme de Sa 'di, et qui transpose dans son roman toutes ses mésaventures de courtisan déçu. Mais le cadre du roman, les anecdotes racontées et même la thèse que Voltaire y expose font bien penser aux *Mille et un jours* et aux recherches de Voltaire sur la Perse et Zoroastre¹². Voici comment Voltaire-Sadi offre son roman à la sultane Sheraa en qui ses contemporains reconnaissent Madame de Pompadour:

«Charme des prunelles, tourment des cœurs, lumière de l'esprit, je ne baise point la poussière de vos pieds, parce que vous ne marchez guère, ou que vous marchez sur des tapis d'Iran, ou sur des roses. Je vous offre la traduction d'un livre d'un ancien sage qui, ayant le bonheur de n'avoir rien à faire, eut celui de s'amuser à écrire l'histoire de *Zadig*¹³.»

Que veut dire *Zadig*? Le mot, qui est l'adaptation française de «*Šādiq*», et qui s'emploie comme participe présent et nom propre

11- Cet aspect du roman n'a pas encore été étudié par les critiques français qui ont l'habitude de renvoyer catégoriquement le lecteur aux *Mille et une nuits*, alors que ces contes ont été pour peu de chose dans la composition de *Zadig* dont l'essentiel a été puisé dans les *Mille et un jours* ou dans d'autres ouvrages relatifs aux Persans, ce que nous allons voir dans les pages suivantes.

12- A la suite de ces recherches Voltaire affirme que «les mages n'avaient jamais adoré ce que nous appelons le mauvais principe; ils le regardaient précisément comme nous regardons le Diable, et c'est ce qui se voit dans le *Sadder*, ancien commentaire du livre de *Zend*»: *Œuvres complètes*, XXIV, p. 557. Pour le «*Sadder*» voir note 14, du présent article.

13- *Romans et contes de Voltaire*, texte établi sur l'édition de 1775, avec une présentation et des notes, par Henri Bénac, Paris, Garnier-Frères, 1960, p.l.

à la fois, veut dire en persan (et en arabe auquel il a été emprunté) véridique, sincère, de bonne foi, etc. Evidemment Voltaire l'a employé comme nom propre, mais tout nous incite à penser qu'il faisait entendre par là également les qualités de son héros. Le Zadig de Voltaire est un adepte de Zoroastre qui vit à Babylone (il faut bien savoir que la géographie du roman est très fantaisiste). C'est un jeune homme riche qui a «un beau naturel fortifié par l'éducation». Malgré son âge, il est maître de lui et sait modérer ses passions. Il ne croit point avoir toujours raison, parce qu'il aime la vérité. Il a un cœur sincère et noble qui non seulement l'empêche de faire du mal aux autres, mais qui le pousse à faire du bien même à ses ennemis. Et Voltaire d'étaler, à grand renfort de prétendues citations puisées dans le «*Sadder*»¹⁴ de Zoroastre, les grandes qualités de son héros. Zadig est donc digne d'être heureux. Il croit pouvoir l'être aussi. Mais il se trompe. Tout le rend malheureux. D'abord les femmes. Jeune et pourtant chaste, il décide de se marier. Il s'adonne corps et âme à l'amour de Sémire qui est élevée à la cour, et qui, par conséquent, doit avoir reçu une bonne éducation. Mais elle le trahit avec Orcan¹⁵, son ennemi juré. C'est sa première déception. Alors, ayant constaté que les «courtisanes» sont bien dangereuses, il choisit Azora (عزرا), la fille la mieux élevée de la ville, qui lui témoigne un grand amour. Elle le trompe aussi. Donc les femmes, toutes, sont dangereuses. Zadig se réfugie alors dans une forêt au bord de l'Euphrate, loin des tumultes de la ville. Mais une chienne boiteuse qui appartenait à la reine, et un cheval à longue queue qui appartenait au roi, tous deux perdus dans la forêt, causent sa ruine. Ainsi la forêt aussi est dangereuse. Zadig croit que ce serait peut-être plus sage qu'il reste chez lui et qu'il n'en sorte point. Un jour, ayant envie de prendre un peu d'air, il se met à la fenêtre. Par malheur, un prisonnier en fuite passe par devant sa maison. Les policiers demandent à Zadig s'il l'a vu.

14- Il s'agit de *Sad-Dar-e Bondaheshn*, recueil de pratiques liturgiques, extrait du livre saint de Zoroastre. Voltaire le confond avec *Zend*, le commentaire de l'*Avesta*. Il corrigera plus tard son erreur.

15- Anagramme approximative du nom de Rohan, le chevalier qui, à la suite d'une dispute en 1726, humilia Voltaire en lui faisant subir, par ses valets, une cruelle bastonnade.

Zadig, fort de son expérience de la forêt, ne répond point. Mais on lui prouve qu'il avait regardé par la fenêtre. Nouvelle déception, Zadig comprend que la fenêtre aussi est dangereuse. Or, la fenêtre, la femme, le cheval, la chienne, la forêt, tout cela, ce sont des choses qui existent réellement. Zadig décide de n'avoir plus du tout contact avec ce genre de choses. Il s'enferme alors dans sa bibliothèque où il essaie de se consoler par la philosophie. Mais un savant «qui avait composé treize volumes sur les propriétés du griffon (oiseau fabuleux)» l'accuse d'en garder quelques-uns dans sa basse-cour et d'en manger de temps en temps, malgré la défense de Zoroastre. Le juge décide de le faire «empaler à la plus grande gloire du soleil». Heureusement un ami «qui vaut mieux que cent prêtres¹⁶», le sauve, et Zadig en déduit que non seulement les savants et les juges aussi sont dangereux, mais que tout peut causer son malheur «même les êtres qui n'existent pas».

On voit où nous conduit l'ironie de Voltaire: à l'absurdité. Il n'y a aucun rapport entre les causes et les effets, et tout est en proie au hasard. Le monde est-il donc un chaos? Pourtant Voltaire est loin de le croire. L'ange Jesrad lui montrera à la fin du roman, que, par-dessus tout ce qui nous paraît désordre et anarchie, il y a une sagesse infinie et une intelligence sans limite qui dirige l'univers. Tous les événements s'enchaînent les uns aux autres, et tout effet est lié à sa cause par des liens que notre entendement est incapable de saisir, mais dont nous subissons les conséquences. Ainsi, chacun de nous a une destinée à laquelle il ne peut pas échapper. Zadig, après avoir entendu les explications de l'Ange Jesrad, veut bien y consentir, mais il n'est pas convaincu, car «il y a horriblement de mal sur la terre»¹⁷. L'homme souffre et il n'y peut rien faire. Le mal universel et l'impuissance de l'homme à changer son destin, voici le leitmotiv de la plupart des chapitres de *Zadig*.

C'est précisément le même refrain qui se répète à la fin de presque tous les épisodes des *Mille et un jours* dont une longue histoire, celle de «Bedreddin-Lolo» (بدرالدین لولو / Badroddīn

16- *Romans et contes de Voltaire, op. cit.*, p. 10.

17- *Ibid.*, p. 220.

Lo'lo')¹⁸, le sultan de Damas, et de son vizir, «Atalmulk» (عطاء الملك / 'Atā'ol-Molk), a servi de trame au roman de Voltaire. Le thème essentiel de cette histoire à laquelle presque la moitié des contes des *Mille et un jours* sont consacrés, est le rôle du destin dans la vie de l'homme, et l'impuissance de l'homme face aux événements et aux maux qui l'affligent.

'Atā'ol-Molk, le prototype de Zadig, a toujours l'air chagrin et ne sourit presque jamais. Le sultan le lui reproche et veut savoir pourquoi son vizir paraît si malheureux, malgré son rang et sa dignité. Voici la réponse de 'Atā'ol-Molk:

«Seigneur, Votre Majesté ne doit pas s'en étonner: chacun a ses peines. Il n'est point d'homme sur la terre qui soit exempt de chagrin... Telle est la condition des enfants d'Adam; notre cœur ne saurait jouir d'une entière satisfaction».¹⁹

Le sultan qui n'y croit point lui demande des explications. Alors commence une longue histoire qui, dans ses grandes lignes, rappelle bien celle de Zadig.²⁰

'Atā'ol-Molk, tout comme le héros de Voltaire, était jeune, vaillant, généreux, riche, sage, intelligent, de visage agréable, etc. Il croyait donc qu'il pouvait être heureux. Mais il se trompait. Avant tout, ce sont les faux amis qui causent sa ruine. Ensuite ce sont ses associés qui, lors d'un voyage d'affaires, l'enivrent et le jettent à la mer pour accaparer le reste de ses biens. Il est pourtant sauvé et peut porter plainte auprès d'un juge qui, à l'instar des juges de *Zadig*, le condamne d'abord à la prison, mais qui, ne pouvant ensuite rien faire vis-à-vis des preuves convaincantes en faveur de 'Atā'ol-Molk, lui prend, pour frais de justice, les quelques sous qui lui restent encore.²¹

18- Les noms propres des épisodes des *Mille et un jours* sont transcrits selon leur prononciation persane, sauf dans les premières citations où la forme originale de ces noms est respectée. Les citations sont renvoyées aux *Mille et un jours*... Nouvelle édition à l'usage de la jeunesse, par E. Dupuis, Paris, Librairie Ch. Delagrave, 1885, illustré.

Nous tenons à remercier particulièrement le Professeur Mehdi Keynīyā qui a mis, gracieusement, à notre disposition cette précieuse édition des contes.

19- *Mille et un jours*, op. cit., p. 461.

20- *Ibid.*, pp. 463-523.

21- Les représentants de la justice sont souvent critiqués dans les *Mille et un*

Libéré, il a la chance d'entrer à la cour du roi de Perse où il est d'abord estimé et admiré. Mais, tout comme ce qui arrive entre Zadig et la reine Astarté, un amour pur, chaste et innocent naît entre 'Atā'ol-Molk et «Zélica» (زليخا / Zoleykhā), la Dauphine que le roi aime beaucoup. Il est donc, à la suite de quelques mésaventures, obligé de quitter la cour.

Dans le roman de Voltaire, Astarté se soumet aux conseils de Cador (قادر / Qāder), l'ami de Zadig, qui la cache dans une statue colossale du temple d'Orosmade (altération de Hormazd/ Ahūrāmazdā), alors que Zoleykhā, suivant les conseils de sa confidente et à l'aide d'un philtre que celle-ci lui procure, fait semblant d'être morte de douleur. On dépose donc le faux cadavre dans un cercueil pour l'ensevelir le lendemain. La nuit venue, Zoleykhā, toujours aidée par sa confidente, en sort et se met en route pour rejoindre 'Atā'ol-Molk. Mais elle n'y réussit pas plus qu'Astarté qui perd les traces de Zadig. Toutes deux sont saisies par des bandits et vendues à des seigneurs imbéciles et vaniteux qui gardent des centaines de femmes dans leurs sérails. Un court moment de bonheur, où les amants se rejoignent, troublé d'ailleurs par la jalousie des envieux et la trahison des faux amis, ne peut pas les rendre vraiment heureux. Car peu de temps après, Zoleykhā et sa suite sont massacrées par les ennemis de 'Atā'ol-Molk, et Zadig est chassé de Babylone par son rival, «un homme vaniteux, peu courageux, mais très rusé».²²

Pourtant la destinée de Zadig qui, suivant les conseils de l'ange Jesrad, rentre à Babylone, bat son rival dans un duel, explique les énigmes posées par les mages, parvient au trône et épouse Astarté, est beaucoup plus heureuse que celle de 'Atā'ol-Molk. C'est pourquoi le sultan de Damas donne raison à son vizir d'être toujours accablé de douleurs. Mais il pense que son cas est exceptionnel et que tout le monde n'est pas aussi malheureux que lui. 'Atā'ol-Molk n'en est pas sûr. Le sultan demande alors à son hôte, «Seyf-Elmulouk» (سيف الملوك / Seyfol-Moluk), un prince d'Egypte, si lui, qui semblait toujours gai et content, était

←

jours. Voir à titre d'exemple pp. 468 à 470.

22- *Romans et contes de Voltaire, op. cit.*, p. 49.

vraiment heureux. Mais, en racontant son histoire, celui-ci dit qu'il n'a jamais eu un seul moment de bonheur dans sa vie.²³ Le sultan en déduit que, peut-être, ce sont les gens de haut rang qui, en raison de leurs responsabilités et de leurs préoccupations, se sentent malheureux. Il fait donc venir des paysans, des artisans, des derviches, enfin des hommes de toutes classes et de toutes catégories. Aucun n'est heureux, et les histoires qu'ils racontent sont parfois beaucoup plus tragiques que celle de 'Atā'ol-Molk.

Le sultan n'est pourtant pas aussi pessimiste que son vizir et pense qu'il doit y avoir au moins un seul individu sur la terre qui soit heureux. Mais comme il ne parvient pas à trouver un tel homme dans son propre royaume, il entreprend un long voyage autour du monde à la recherche de quelqu'un qui soit vraiment heureux.

Il peut ainsi entrer, incognito, à la cour de «Hormoz-Shah» que ses sujets ont surnommé le Roi sans-souci. Mais il s'aperçoit qu'il a beaucoup plus de soucis que tout autre.²⁴

Poursuivant son voyage, il rencontre enfin «Aboulfaouris» (ابوالفوارس / Abol-Favāres), un autre prototype de Zadig, à qui Voltaire a emprunté certains traits de son héros.

Abol-Favāres est le fils d'un riche commerçant de Bassora. Il a reçu une très bonne éducation et connaît plusieurs langues étrangères. Son père le charge, un jour, de se rendre à l'île de Sarandib pour y régler ses affaires à l'aide de son ami intime, Ḥabīb. Il se met donc en route sans rien imaginer de tout ce qui va lui arriver. Après d'innombrables péripéties, il atteint enfin Sarandib. Il y retrouve Ḥabīb qui lui rend de grands services. Tout va bien momentanément. Mais juste avant son départ pour Bassora, il rencontre «Canzade» (خانزاده / Khān-Zādeh), la Dauphine, fille aînée et bien-aimée du roi de Sarandib. Alors commence une longue série de mésaventures qui rappellent particulièrement les derniers chapitres de *Zadig*. Ne pouvant pas épouser Khān-Zādeh, Abol-Favāres est vendu en esclavage à «Dehaousch» (دهاوش / Dahāvash), tout comme Zadig qui est vendu

23- *Mille et un jours*, op. cit., pp. 524-579.

24- *Ibid.*, pp. 580-625.

à Sétoc, marchand arabe. Sétoc était un honnête homme qui ne maltraitait point ses esclaves. Dahāvash l'est aussi. Sétoc, après avoir gardé Zadig comme esclave pendant un certain temps, s'aperçoit de son intelligence et de sa sagesse. Il ne le traite donc plus comme esclave et finit par le libérer. Il arrive la même chose à Abol-Favâres qui rend de grands services à son maître, gagne son amitié et sa confiance, et par là même, sa propre liberté.

Après des aventures inouïes dans les «déserts» de l'île de Sarandib, il apprend que la Dauphine a été contrainte d'épouser, conformément à la volonté de son père, un riche vieillard. Abol-Favâres en souffre énormément. Accablé de douleurs, et sur le point de se jeter à la mer, il rencontre sur le rivage des ouvriers qui ramassent des fagots et des brindilles pour brûler le cadavre d'un grand personnage qui vient de mourir. On lui dit aussi que l'épouse du défunt a décidé de s'immoler par le feu sur le cadavre du vieillard, selon les coutumes et les croyances religieuses en usage à Sarandib. Tout le monde est en deuil, car la veuve est fort belle. Le reste du récit se passe alors comme dans le chapitre «Le Bûcher» de Zadig. La belle veuve ne se brûle pas. Elle est sauvée par un subterfuge, et pour comble de bonheur, Abol-Favâres apprend que la veuve sauvée est bien sa chère Khân-Zâdeh et qu'elle a tramé toute cette histoire pour pouvoir le rejoindre – ainsi que fait Almona dans le chapitre «Le Bûcher», avec l'espoir d'épouser Zadig.

Abol-Favâres, à la fin de son premier voyage à Sarandib, a le bonheur d'épouser la Dauphine et de l'emmener à Bassora. Mais son bonheur ne dure pas longtemps, car il doit bientôt entreprendre un deuxième voyage dans cette île. Les dangers qu'il y affronte cette fois sont pires que ceux de son premier voyage. Bien des fois, il est sur le point de périr, mais il n'échappe à la mort que pour souffrir davantage.

Tout de même, c'est au dénouement de ce deuxième voyage que Voltaire a adapté le dénouement de *Zadig*. L'une et l'autre histoires ont une fin heureuse, à cela près que Zadig peut enfin retrouver le bonheur ici-bas, dans cette vie même, alors qu'Abol-Favâres reçoit la promesse d'être heureux dans l'autre monde. Celui qui le lui promet est «Khéder, le Prophète», le modèle original de l'ange Jesrad, que les Persans appellent également